

Lumières de l'invisible

À la galerie **Binome**, la jeune artiste **Anaïs Boudot** explore les sensibilités photographiques. Sublime !

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

ANAÏS BOUDOT, CHRONIQUES DE VERRE

Galerie Binome
jusqu'au 16 avril 2022.
info@galeriebinome.com

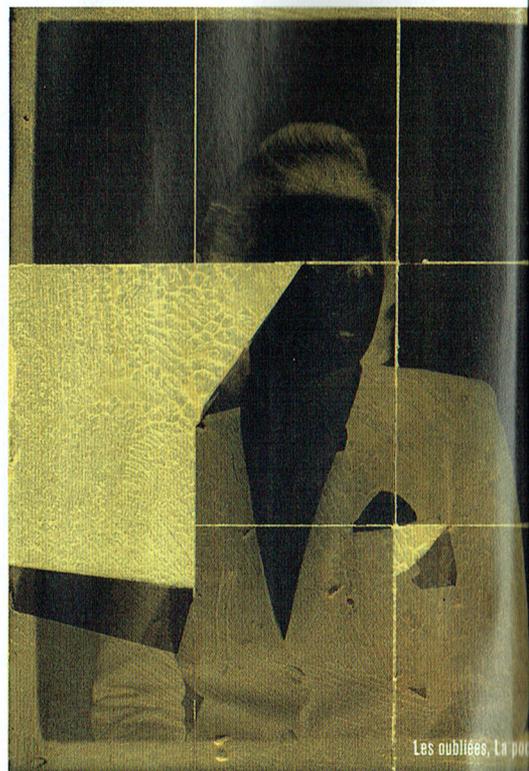
FLORIAN PUGNAIRE & DAVID RAFFINI, SOUS PRESSION

Galerie Ceysson-Bénétière Saint-Étienne,
jusqu'au 16 avril 2022,
ceyssonbenetiere.com

On se souvient des compressions de César, des carcasses d'automobiles écrasées de John Chamberlain. Dans cette lignée, le bras mécanique de la tractopelle soviétique de Pugnaire et Raffini se recroqueville sur l'engin, lui-même secoué par un système à pression hydraulique, de sorte que cet animal de métal semble vivant avant de lentement se donner la mort, tordu, éclaté, mutilé. Dans la vaste nef de la galerie, un fourgon subit le même sort. Des fragments de tôle cassée sont projetés dans une lugubre complainte métallique aux pieds des visiteurs. La performance se double d'un accrochage de tôles meurtries et de polimiroirs en acier à l'aspect froissé, évoquant des feuilles de papier se courbant sous l'effet d'une onde. À l'ensemble s'ajoutent plusieurs vidéos témoignant des expériences du duo d'artistes, comme la course folle d'une voiture dont on ne voit jamais le conducteur et dont la tension évoque *Duel* de Spielberg. L'agonie et la métamorphose de ces matières brutes miment autant les drapés antiques qu'une dramaturgie de l'entropie.

JULIE CHAIZEMARTIN

Lorsqu'on se voit publié en regard de Brassai et de Picasso dans un ouvrage édité par *The Eyes*, aucun doute que la révélation photographique s'accompagne de celle du talent. L'objet était de dialoguer avec les deux maîtres de l'art moderne au sujet de séries photographiques qu'ils entament au milieu des années 1930. Picasso grave ses maîtresses sur une plaque de verre photosensible que Brassai oublie dans son atelier. Il n'en fallait pas plus pour qu'un dialogue artistique s'engage. Brassai, poussé par les expérimentations artistiques du peintre espagnol, débute ses *Transmutations*, de belles gravures photographiques d'inspiration cubiste où le corps de la femme, morcelé, s'enroule de désirs formels. En travaillant à partir de négatifs sur plaque de verre des années 1930 qu'elle a brocantés et représentant des portraits de femmes anonymes, Anaïs Boudot (née en 1984) a à son tour scruté la figure féminine. Sur le matériau fragile, elle est venue gratter dans la gélatine fixée depuis presque un siècle. Meticuleusement, elle a soulevé le tissu photosensible, y opérant chirurgicalement comme sur une peau, découpée, déplacée. Lentement, les images ont revêtu l'aspect d'une fêlure « néocubiste ». Rehaussées d'une fine couche de peinture dorée à la peau brillante, *Les Oubliées* de Boudot accèdent au statut d'icônes. Éclatées et éclatantes, surgissant d'un mordoré symboliste évoquant les anciens orotons, elles apparaissent d'une émouvante persistance, fantômes du passé, réparées, révélées, réhabilitées. À travers son geste précis et irréversible sur l'original, l'artiste revendique une



sensibilité nouvelle donnée à ces portraits, et renverser le statut classique de muse photographiée par des hommes.

Ce qui frappe le plus dans les œuvres de Boudot, c'est leur préciosité et leur épaisseur d'images-objets. L'artiste envisage la photographie non comme la traduction d'une réalité, mais comme la peinture d'une invisibilité. Diplômée des Beaux-Arts de Metz, passée par l'École de la Photographie d'Arles et le Fresnoy, on comprend que le support est pour elle aussi important que la projection de l'image. Pour sa nouvelle série *Jour le Jour*, la plaque de verre se décline au format d'un smartphone ou d'une tablette aux angles arrondis. Dessus, les captures d'écran ou photographies de l'artiste prise avec son téléphone. C'est étrange comme ces clichés actuels – paysages, bulletins météo, objets en gros plan – ont l'atmosphère de souvenirs surannés. La luminosité du noir et la lactescence du blanc révèlent des visions intimes où se côtoient jeux de cartes, masques, squelettes, chat aux yeux de feu, araignées, natures mortes, végétaux silencieux... Inconsciemment ou pas, l'artiste investit ses images de signes, nous rappelant que la photographie est aussi le flash de la mort. Loin de la chronique d'un jour banal, la brillance à l'effet rétroéclairé de la plaque de verre nous parle de recueillement, de sacralité. D'autant que le numérique, converti en argentique, devient œuvre unique, poétiquement à contre-courant de notre époque.